

UN PIED DEVANT L' AUTRE : L'ŒUVRE DE TOMMY WIERINGA

Publié dans *Septentrion* 2011/1.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

La curiosité, l'envie d'apprendre, le goût de l'aventure peuvent motiver les grands voyageurs, mais pour Tommy Wieringa (° 1967), voyager, c'est d'abord se sentir libre: «L'ivresse de mettre un pied devant l'autre en sachant que personne ne peut savoir où vous êtes», sensation découverte dans l'enfance, le jour où il s'est échappé de chez lui: «C'est moi qui avais le contrôle. Je pouvais aller à gauche ou à droite, retourner sur mes pas ou continuer tout droit, les seules limites étaient en moi, et non en quelqu'un d'autre. (...) J'avais disparu, dissous dans le vaste monde». Dans cette absence de liens, hors de portée des antennes du fonctionnement social et familial, la vie peut recommencer à zéro.

Bien que les récits de voyage ne soient pas les seuls écrits, les voyages prennent une part importante dans tous ses livres. C'est évident pour *Ik was nooit in Isfahaan* (Je ne suis jamais allé à Ispahan, 2006) qui, entre fiction et réalité, se présente, justement, comme un recueil de récits de voyage, mais aussi pour ses tout premiers romans, *Dormantique's Manco* (Les Défauts de Dormantique, 1995) et *Amok* (1997), dont les personnages parcourent la moitié du monde pour échapper au chaos de leur existence. Dans *Tout sur Tristan* (2002)¹, son troisième roman, un biographe part en voyage, lui aussi, sur les traces du mythique poète Viktor Tristan. Dans *Joe Speedboot* (2005)², le roman qui, aux Pays-Bas, a propulsé Wieringa sur le devant de la scène, il est aussi, au fond, question de voyage - par opposition avec l'immobilité du village de Lomark, assoupi au bord d'une rivière, où se déroule la première moitié du livre. Quant à Ludwig Unger, le protagoniste de son dernier roman, *Caesarion* (Césarion, 2009)³, né à Alexandrie, il se qualifie lui-même d'Ulysse des temps modernes; s'il grandit sur la côte est de l'Angleterre, la quête de ses parents le mènera ensuite de continent en continent. Tommy Wieringa ne s'attache jamais exclusivement aux paysages ou à la culture, davantage aux rencontres faites par le voyageur. Selon lui, la grande force de ses récits de voyage réside dans «la manière dont ils révèlent les désirs et les aspirations de l'homme, la vie pulsionnelle finissant presque toujours par l'emporter sur la raison, d'où l'échec, tragique...»



Tommy Wieringa (* 1967), photo Kl. Koppe.

AUTOBIOGRAPHIE ET ŒUVRE D'IMAGINATION

Si Tommy Wieringa est aujourd'hui l'un des écrivains qui comptent aux Pays-Bas, ses premiers romans ont connu un accueil très mitigé, auprès de la critique autant que du public. Il s'agissait d'œuvres à moitié autobiographiques, où s'exprimait son chaos personnel, et «trop de rage mal digérée à cause de mon déracinement», comme il l'a confié lui-même dans une interview. Sa réussite n'a pas été plus immédiate dans le domaine de l'essai. *De dynamica van de begeerte* (La Dynamique du désir, 2007) est un recueil de textes sur la pornographisation de notre société et son narcissisme: variations sur le désir, tenu en bride par la honte, le bon goût, la norme et l'estime de soi - thème que l'on retrouvera d'ailleurs dans *Caesarion*.

En définitive, c'est en s'adonnant à la fiction que notre auteur a su se frayer de nouvelles perspectives. C'est avec *Tout sur Tristan* que semble débiter véritablement son œuvre d'écrivain. Le livre raconte la quête d'un jeune biographe, Jakob Keller, qui projette d'écrire «un pavé, une biographie constituant l'ouvrage de référence sur Viktor Tristan, cette comète apparue au firmament de la poésie, dont le souffle avait dépoussiéré les mots; qui avait démantelé la poésie pour la reconstruire par sa propre écriture».

Dix-sept ans après la mort du poète, Jakob s'efforce consciencieusement de dénouer l'écheveau de mystères qui entoure cette figure rimbaldienne; c'était un mystique, «son enthousiasme frisait la folie maniaque»; il avait signé deux recueils, des «textes ivres de Dieu» au «caractère hermétique et en même temps délibérément sensuel». La vie privée du poète est elle aussi entourée de secrets que Jakob entend mettre au jour. Mais à mesure qu'il découvre la vérité sur Viktor Tristan, il s'éloigne du but qu'il s'était fixé. En effet, s'il révèle ce qu'il a découvert, c'est sa propre fin qu'il précipite, car entre-temps, il est tombé amoureux d'une femme dont le destin est enchevêtré avec celui de son sujet. Le biographe, «iconoclaste suspect», doit choisir entre la vérité

et son amour. Il finit par échouer sur les deux fronts, et notamment celui de la biographie, car «celui qui passe sous silence la part de mythes et de mystères que recèle une vie, est inapte à la tâche.»

FRANS LE BRAS

Si, avec *Tout sur Tristan*, Tommy Wieringa a trouvé son écriture, c'est avec *Joe Speedboot* qu'il a trouvé le chemin du grand public et de la consécration littéraire. Le roman s'est vendu à plus de 300 000 exemplaires et a été traduit en quinze langues à ce jour. L'improbable narrateur de cette histoire est «le p'tit Frans» qui, au début du roman, est cloué sur son lit d'hôpital. Une faucheuse rotative lui est passée sur le corps alors qu'il était couché dans l'herbe. Il s'ensuit 200 jours de coma. À son réveil, notre héros résume ainsi la situation: «Voilà où on en est: le p'tit Frans Hermans, un seul bras fonctionnel et quarante kilos de barbaque inerte. Il m'est arrivé d'être mieux». L'histoire se déroule à Lomark, village assoupi dont le destin sera de se retrouver au bord d'une autoroute, à l'abri d'un mur antibruit, mais sans sortie pour le desservir. Mais avant cela, ses habitants auront été réveillés en sursaut par l'arrivée de celui qui se fait appeler Joe Speedboot, qui «tel une météorite» «fait irruption» dans le village - en l'occurrence quasiment au pied de la lettre, puisque les choses se passent ainsi: le camion du père de Joe fait une irruption remarquée dans le salon de Christof... Entre Christof, le p'tit Frans en chaise roulante, «mi-homme mi-véhicule», et Joe, concentré d'énergie sur pattes, naît une amitié sans égale. «Enfin quelque chose qui pourrait l'arracher à l'immobilité pesante du village» - telle est l'intuition de Christof alors qu'il voit Joe sortir en rampant du nuage de poussière soulevé par l'avant du camion. La vitalité de Joe se manifeste sans attendre: lorsque leur bande entend dire qu'une voisine se met toute nue dans son jardin pour prendre le soleil, à ses yeux, une solution s'impose: construire leur avion! «Je n'avais jamais rencontré auparavant quelqu'un chez qui, de l'idée à sa réalisation, s'imposait un cheminement aussi évident, quelqu'un qui était aussi peu tenu par la peur et par les conventions», se rend compte le p'tit Frans. Joe est son ami, mais aussi son héros. Quelqu'un qui ose se trouver un nouveau nom («Joe Hors-Bord», littéralement) et, par là même, manifeste qu'il prend en mains son destin, dispose à coup sûr d'un «niveau (...) d'énergie ou de talent» supérieur «à la moyenne». Il est le catalyseur de tous les événements. Des potentialités et des rêves, il fait une réalité.

Depuis qu'il a fait la connaissance de Joe, le p'tit Frans s'efforce de voir le monde à travers les yeux de son héros: meilleur qu'il n'est. Lui qui était abandonné au bord du chemin dans sa chaise roulante est finalement de toutes les aventures, qu'entre deux spasmes de son corps indocile, il consigne dans une chronique; ainsi, dans son opiniâtreté, il devient auteur de récits de voyage: toujours en mouvement, il se repaît de tout ce qu'il voit et le note ensuite minutieusement. Le lecteur, lui, se retrouve happé, emmené dans la tête du p'tit Frans, regardant par ses yeux et lisant les mots qui se forment dans sa tête et sous sa plume.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, Joe entraîne son ami au bras de fer avant d'emmener notre nouveau champion dans les bas-fonds de Liège, Poznan et Rostock: il réussit le tour de force de donner au p'tit Frans, qui en avait perdu la clef, sa place dans le monde. Mais les illusions tombent l'une après l'autre. Lors d'une compétition, notre champion se casse le bras; Joe passe la nuit avec leur copine belle comme un cœur, que lui-même convoitait. Joe le rédempteur devient Joe le traître. Le p'tit Frans reste sur le bord de la route, et le monde lui paraît bien lointain: «L'espoir que la venue de Joe a jadis engendré est éteint, nous sommes à nouveau ceux que nous étions et que nous serons toujours. Joe est un

rédempteur sans promesse; il n'aura pas amené le progrès, seulement le mouvement». Pour finir, la médiocrité et la norme rattrapent les personnages: il faut vivre avec les imperfections de ce monde.

Joe Speedboot est indubitablement le meilleur roman que Wieringa ait écrit jusqu'ici. Malgré toute sa légèreté et son joyeux cynisme, ce n'en est pas moins une histoire captivante sur la force de l'utopie, les déceptions et les limites avec lesquelles les hommes doivent vivre. Cette histoire où éclatent vitalité et ambition est bien différente de *Caesarion*, livre dans lequel la destruction et la caducité de toute chose sont des thèmes centraux. D'abord, le décor: une maison, nichée tout en haut d'une falaise que la mer attaque progressivement, sur la côte est de l'Angleterre. Puis le héros: Ludwig Unger, surnommé Césarion, du nom du fils de César et Cléopâtre fauché dans la fleur de l'âge. C'est un pianiste de bar errant, fils unique d'un couple singulier. Sa mère, ex-star du porno, a un cancer, découvrira-t-il, mais refuse de se faire soigner. Tout au long de son déclin, Ludwig continue à l'accompagner dans ses voyages, sacrifiant sa propre vie amoureuse pour elle. Son père tente, comme lui-même, de faire se nicher la créativité au sein de la destruction: c'est un artiste singulier qui mène en Amérique du Sud un projet dénommé *Abgrund* (Abîme) consistant à détruire à l'explosif une montagne au milieu de la jungle. Comme dans *Joe Speedboot*, le protagoniste raconte sa propre histoire, quoique sur un ton moins léger et iconoclaste, davantage en un mélange de cynisme et d'idéalisme, parfois à la limite de l'exaltation et du kitsch.

Le moins que l'on puisse dire de l'œuvre de Tommy Wieringa à ce jour, c'est qu'elle est diverse. Il a lui-même décrit non sans justesse son parcours d'écrivain: «J'ai banni de mon système tous les garde-fous, prescriptions et autres proscriptions, (...) J'ai enfin osé laisser une part au hasard. Mais bon, pour devenir un bon danseur, il faut d'abord maîtriser les différents styles et techniques».

Lut Missinne

Professeur de littérature de langue néerlandaise à la *Westfälische Wilhelms-Universität* de Münster (Allemagne).

lut.missinne@uni-muenster.de

Traduit du néerlandais par David Goldberg.

Notes :

- 1 Titre original: *Alles over Tristan*. La traduction française, signée Bertrand Abraham, a paru en 2003 aux éditions Alteredit de Châtenay-Malabry.
- 2 La traduction française, signée David Goldberg, a paru en 2008 aux éditions Actes Sud d'Arles.
- 3 La traduction française, signée David Goldberg, est en préparation aux éditions Actes Sud d'Arles.